

Gide lecteur de Michaux

par

JEAN-PIERRE MARTIN

Peut-être à la lecture de certains de ces poèmes étranges, absurdes, peut-être avez-vous pensé : Qu'est-ce que cela signifie ? À quoi bon tout cela ?... Oh ! Faites attention qu'on a dit la même chose, d'abord, devant Rimbaud, Lautréamont, Baudelaire même ¹.

« D'elle plus que de personne, j'aime me dire "nous avons été amis". » C'est en ces termes que Michaux évoque la mémoire d'Aline Mayrisch de Saint-Hubert — femme de lettres, passionnée de spiritualité orientale, traductrice de Maître Eckart. On sait combien elle a été liée à Gide. Cette amitié commune a présidé à la rencontre entre les deux écrivains.

Michaux a connu Mayrisch de Saint-Hubert en 1935 par l'intermédiaire de Groethuysen. Depuis, il a été son hôte plusieurs fois au château de Colpach, a participé avec elle, de 1937 à 1939, au comité de rédaction de la revue *Hermès*, dont il fut le rédacteur en chef. Avant de séjourner au Lavandou, où il sera assigné par le régime de Vichy en résidence surveillée (il est encore citoyen belge), il a été hébergé quelque temps chez son amie en 1940 à la Messuguière, à Cabris, dans les environs de Grasse. Il y retrouve à plusieurs reprises Gide qui y a déjà lui-même séjourné de nombreuses fois ².

1. Gide, *Découvrons Henri Michaux* (Gallimard, 1941), p. 47.

2. Ainsi le 27 octobre 1940 : « Michaux fut pendant trois jours l'hôte de Loup dont il est l'ami. Il est assez l'homme de son art : son visage inhumain ca-

Faut-il attribuer à un voisinage fortuit l'intérêt de Gide pour un poète qui n'a pas encore acquis la notoriété ? Cet intérêt est plus ancien. Il n'a pas attendu la guerre pour se manifester. En témoigne en particulier une lettre à Louis Ducreux, datée du 12 juin 1933, où Gide se présente comme « un lecteur très attentif et charmé » de Michaux — ce que confirment *Les Cahiers de la Petite Dame*, « Notes pour l'histoire authentique d'André Gide », dédiés par Maria van Rysselberghe à « Loup », surnom de Mayrisch. Ainsi, à la date du 22 mai 1935, on y trouve cette note à propos de *La Nuit remue* : « Gide a lu aujourd'hui en passant à la NRF des épreuves de Michaux. "Voilà, dit-il, un être profondément doué et que je goûte infiniment. J'aimerais qu'il le sache³." » Et deux ans plus tard : « Je le vois lisant dans *La Nuit remue* d'Henri Michaux. "Je goûte cela énormément, il y en a que j'aurais voulu écrire." Il en lit quelques numéros à Catherine que cela amuse beaucoup. "Je trouve cela plein de poésie, dit-il encore, et plein de qualité⁴." »

À propos d'*Ecuador* en revanche, Gide est partagé. Dans un passage de son journal daté du 7 mai 1937, il dit avoir préféré la dernière partie. Ce que confirme très précisément une note de la *Petite Dame* datée du même jour : « Il entre en lisant *Ecuador* de Michaux. Il me dit : "Je n'ai pas trouvé bon du tout le commencement du livre, tout le temps il décolle, on n'a plus de point d'appui, mais j'ai bien fait de persévérer car à partir du voyage en pirogue, cela devient excellent ; du reste quand il est moins bon, c'est quand il cesse d'être sincère⁵." » C'est en effet dans la dernière partie que les divagations et les fusées font quelques concessions au récit de voyage. On peut imaginer en revanche à quel point l'écriture

che une grande sensibilité, et son esprit prend des directions imprévues et drôles. On regrette son départ. » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, pp. 200-1). Le 18 mars 1941 : « Henri Michaux est arrivé pour huit jours à la Messuguière, et on aime à le retrouver avec ses vues toujours si particulières et ses manières sans ambages de les dire. » (*Ibid.*, p. 231). Le 7 juin 1941 : « Nous descendons en bande et en taxi à Grasse — courses, coiffeur, et y cueillir Michaux arrivé ce matin par le car de Cannes. Michaux plus maigre encore, aussi discret que particulier. Son intelligence fine aux arêtes tranchées prend un grand relief dans cette nature éso-térique et étrange. Très attachant. » (*Ibid.*, p. 249). « Michaux se cache dans la ville Ar Mor à Le Lavandou (Var) et ne tient pas beaucoup à ce qu'on le sache », écrit Gide à Jean de Boschère dans une lettre datée du 24 mars 1942. « Tout comme lui, je m'efforce de protéger mon travail, et n'y parviens guère. »

3. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II (Gallimard, 1974), p. 446.

4. *Ibid.*, t. III, p. 14.

5. *Ibid.*, p. 16.

elliptique et paradoxale des premières pages, où s'affirment de façon provocatrice le malheur et la déception du voyage, a pu en effet déconcerter l'auteur du *Voyage au Congo*. Le « décollement », l'absence de point d'appui, sont précisément caractéristiques d'une entreprise poétique de décentrement. Dans la préface, l'auteur se présente comme « un homme qui ne sait ni voyager ni tenir un journal ». Un poème au milieu du livre intitulé « *Je suis né troué* » relie cette écriture de la déficience à la singularité du sujet, à son impuissance à se conformer, à l'impossibilité de s'abandonner à un bonheur de l'écriture : « J'ai sept ou huit sens. Un d'eux : celui du manque. [...] Je me suis bâti sur une colonne absente. »

Des passages des *Cahiers de la Petite Dame*, datant du 29 et du 31 décembre 1940, confirment en revanche l'enthousiasme de Gide pour *La Nuit remue* :

Il était en train de relire du Michaux : *La Nuit remue*. Il aime décidément beaucoup ça, jusqu'à l'emballement. Il a pris des notes ; il se verrait très bien faisant une conférence sur Michaux, avec lecture. Il lui trouve des dons de langue extraordinaire et une sorte de sincérité dans le saugrenu qui le ravit, une exactitude aussi. [...]

Gide est décidément possédé par Michaux, je le trouve en train de lui écrire longuement. Il nous lit une série de morceaux pris dans la deuxième partie de *La Nuit remue*, et ce qui a paru dans le dernier numéro de *Mesures*. Il les lit extraordinairement bien, on sent qu'il entre là-dedans jusqu'au fond et avec un plaisir énorme. Je ne crois qu'on puisse mieux faire valoir Michaux⁶.

Cet enthousiasme est en effet certainement à l'origine du projet de conférence dont Gide fait part à Michaux. La réponse de ce dernier, adressée du Lavandou, est éclairante en ce qu'elle met l'accent sur le point sensible de la connivence entre les deux écrivains — la conscience d'un rapport particulier entre l'activité littéraire et l'exigence d'une confession qui, excédant le secret biographique, serait pourtant comme un don de soi :

Cher ami,
Il a fallu ce froid et que je prisse la grippe pour ne pas répondre à une lettre telle que la vôtre. Peut-être aussi de la sorte m'en gargarisai-je davantage.

Que votre choix se porte sur Mes propriétés surtout me [illisible], le seul ouvrage dont je ne m'étais pas détaché, la seule écriture également. Ces sortes de confessions ne se font pas. Vous êtes plus savant là-dessus que quiconque. Merci de m'avoir redonné confiance et goût de la chose.

Savez-vous — après ce que vous avez eu la bonté de me dire sur l'idée

6. *Ibid.*, pp. 216-7.

d'une conférence à mon sujet, qui vous était venue, je veux vous le dire, — savez-vous qu'autrefois je ne pensais qu'à dissimuler les volumes que je vous dédicaçais, à tenter de les égarer derrière quelque pile, tant j'avais peur de paraître sous des yeux naturellement amateurs de perfection. Ma façon d'abord peu articulée, et à la va comme je te pousse, ne me donnant pas pleine confiance. [...]

Combien je regrette de ne pas m'être trouvé davantage avec vous à l'abri. On trouve ce séjour à soi si bien adapté qu'on le croit éternel. On ne se prive pas. On ne s'en voit pas sortir. Et peu de temps après... Mais ces jours restent profonds en ma mémoire et m'éclairent et me rafraîchissent votre œuvre.

J'attends la lecture de vos écrits prochains avec un sentiment singulier. Sûrement je vais les entendre tout autres à la fin et particulièrement proches et persuasifs. (La NRF ne m'est pas encore parvenue. Le Lavandou lit peu semble-t-il.)

Vôtre par l'admiration et l'amitié⁷

L'Éclaireur de Nice annonçait pour le 22 mai 1941 une conférence d'André Gide au palais de la Méditerranée, intitulée « Découvrons Henri Michaux⁸ ». Le matin même de ce jour, Gide reçut une lettre de la Légion française des combattants. Elle déclarait interdire à « un homme qui s'est fait le champion triomphant de l'esprit de jouissance » de se produire en public⁹. La conférence n'aura pas lieu.

En revanche, cette même année parut chez Gallimard une plaquette d'une cinquantaine de pages qui reproduisait le texte de la conférence¹⁰.

7. Lettre de Michaux à Gide, Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet. Outre cette lettre, la seule trace actuellement accessible de la correspondance entre Michaux et Gide est, à ma connaissance, une carte adressée en réponse à un mot de condoléances de Gide, à l'occasion du décès de Marie-Louise Ferdière (épouse de Michaux), à la fin de l'année 1947 — carte ainsi libellée : *Combien vous êtes gentil de me faire sentir votre présence près de moi en ce moment. Sur les souffrances, sur l'affection, j'ai appris des choses en cette vie, et sur l'amour que peut-être je ne mettais pas assez haut. Mais sur ce qu'est la mort, je n'en sais pas plus, hélas, que si je venais de naître. Cela devient insupportable... mais pas mieux éclairé pour cela. En toute amitié, et l'espoir de vous revoir bientôt.*

8. Selon un témoignage repris dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, Roger Martin du Gard se dit « choqué par cette conférence » — ne la trouvant « ni à l'échelle de Gide ni à l'échelle des circonstances » (t. III, p. 245).

9. V. à ce sujet Claude Roy, *Moi je* (Gallimard, 1969), p. 423.

10. Gide eut d'abord l'intention de faire précéder le texte d'un avant-propos où il aurait relaté l'incident — la lettre des légionnaires et sa propre réponse. Il

Gide veut d'abord rassurer : ne s'est-il pas déjà révélé comme un orpailleur au geste sûr — « le premier à signaler au public » Francis Jammes, Jules Romains et Giraudoux ? Michaux est encore peu connu. Or, « il n'est pas de devoir à remplir plus doux pour un aîné que de faire connaître un plus jeune ¹¹. » Que donc le lecteur-auditeur se place sous son autorité, pour apprécier ce qui de prime abord lui paraîtra étrange — et découvrir enfin ce que la critique jusqu'à présent ne lui a guère montré. Et Gide de reprendre de larges fragments de *Mes propriétés*, « poème en prose qui [me] paraît presque confidentiel ». Il présente ainsi le recueil du même nom qui parut en 1929, avant d'être en partie intégré à *La nuit remue* :

Sous le titre de *Mes Propriétés*, nous trouvons réunis des sortes de poème en prose, les seuls, à ma connaissance, où l'auteur parlera de lui directement, mais encore vous allez voir de quelle manière étrange. Par la suite, il jugera décent de se quitter complètement et ne nous donnera plus que des pages d'où lui-même sera absent — je voudrais ajouter : en apparence, car ces pages sont parmi les plus personnelles et une fois que, grâce aux poèmes de *Mes Propriétés*, nous aurons bien trouvé Michaux, nous saurons le retrouver encore dans les poèmes les plus bizarres et les plus, pour ainsi dire, distants de nous et de lui-même. Prenons donc d'abord ceux où il se livre. Ah ! quelle curieuse façon il a de se livrer ¹² !...

La lecture pédagogiquement prudente de Gide se veut propédeutique à une « découverte » de Michaux ; elle ne se risque guère à l'interprétation. Ce qui frappe de prime abord, c'est la façon dont, procédant par longues citations (parfois des poèmes entiers), elle laisse toujours le dernier mot au poète. Comme si la profération des textes se suffisait à elle-même — le charme, le plaisir et l'émotion communicables d'une lecture à haute voix. Et l'on a vu combien Gide éprouvait le besoin de la diction.

Pourtant, cette lecture propose un fil conducteur. Voulant « faire sentir [...] dans le prestigieux visionnaire, dans l'inventeur d'images [...], un homme tout pantelant, vivant, souffrant, un homme enfin comme vous et moi ¹³ », elle perçoit, accompagnant l'imagination de monstres intimes, la basse continue d'une écriture de soi originale. Le commentaire est discret. Il s'efface devant les textes. Il pourrait parfois paraître superficiel.

renonça (v. à ce sujet *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 249).

11. Tâche qu'accomplira à nouveau l'année suivante Gide, à propos du roman de Jean Meckert intitulé *Les Coups* — roman plutôt célinien, oublié depuis, récemment redécouvert. Ce qui donne à penser à propos des goûts littéraires de Gide, de leur lucidité et de leur diversité.

12. *Découvrons Henri Michaux*, p. 19.

13. *Ibid.*, p. 25.

Pourtant, quelle intuition ! Celle d'un lecteur idéal, auquel la poésie protéiforme de Michaux lance son appel ; celle d'une entente à demi-mot entre le lecteur et le poète, qui semble s'appuyer sur une commune définition de la « confession » exorcisante par laquelle l'auteur se livre et se délivre sous les formes déguisée de l'allégorie, de la fable ; celle enfin d'une critique affective qui implique une affinité profonde.

La publication de ce petit livre pourrait apparaître comme une consécration pour Michaux. Consécration toute symbolique cependant : la plaquette de Gide fit moins de bruit que deux ans plus tard l'article de Sartre sur Ponge et *Le Parti pris des choses*. et elle n'a pas à notre connaissance été republiée.

Gide inaugurerait pourtant d'une certaine façon (ou bien confirmait, à la suite de Gabriel Bounoure ¹⁴) la tradition naissante d'une approche critique de Michaux (ainsi celle de René Bertelé ou de Robert Bréchon) qui se modèlera sur les exigences de l'œuvre : fascinée par le geste du poète, par le pouvoir qu'il exerce sur le lecteur, par une voix d'autant plus impérieuse qu'elle exhibe sa propre faiblesse, elle tentera de répondre à l'attente de ce que Gide appelait « une sorte d'aventureuse complicité poétique ».

14. G. Bounoure fut en effet le premier critique de Michaux : v. son article publié dans le n° 172 de *La NRF*, de janvier 1928, à propos de *Qui je fus* — repris dans *Le Darçana d'Henri Michaux*, Montpellier : Fata Morgana, 1984.